Va savoir...

Autor(en): **Wirz-Choquard, Françoise**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555369

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Va savoir...

par Françoise Wirz-Choquard

— Tu vois, marraine, à rêver, c'était « funny », mais à raconter... Enfin, puisque tu me le demandes, je vais essayer de te décrire les choses le plus fidèlement possible. Imagine donc que tout baignait dans une atmosphère de brouillard coloré...

— Hum ! un brouillard coloré..., il n'y a, ma Stéphany, que toi pour recevoir ainsi les choses.

— « Please », pouce ! Ou bien tu es curieuse de mon rêve de cette nuit, et je pense qu'il s'agit là d'un grand rêve, puisque je l'ai vécu justement cette nuit de mes dix-huit ans — et alors je t'en déroule le cinéma sans entracte pour le chocolat glacé — ou alors, chère marraine, nous causons de toute autre chose, de tes petits problèmes par exemple et, dans ce cas, je fais un fond sonore pour me tenir éveillée... Manfredini, ça te va ?

Je l'ai donc écoutée, cette adorable et toujours stupéfiante Stéphany, doublant par sage habitude les oreilles de ma quarantaine de celles de mon cœur. C'est un public très attentif que requiert Stéphany, parce que sa façon de vivre les choses n'est pas le fait de chacun et que son mode de les dire tient de l'extravagance. Quand elle parle, suivant l'humeur, elle emploiera un français écrit ou elle parsèmera son discours de superlatifs anglais. Parfois un mot d'argot, lâché avec désinvolture, et toujours des onomatopées qui me chicanent. Si sa mobilité de visage me fatigue, ses taches de rousseur m'apitoient et son

soprano me soûle, de toute façon, Stéphany me tue. Nous nous accommodons cependant fort bien de nos trépas réciproques, puisque je la tue aussi depuis dix années, dit-elle sans vergogne, à ceux que notre tendresse démonstrative étonne encore.

Aujourd'hui, voyant ressortir sous le feu de ses joues ses taches de son et notant une brillance inaccoutumée à son regard, j'ai eu l'intuition que mon petit bourreau allait charger la dose et me soumettre à une longue agonie. Je priai vite sainte Patience ainsi que les quelques saints de bonne volonté qui intercepteraient ma supplique de m'assister et, une fois de plus, Stéphany aura pu bénir le ciel — mais sont-ce là ses préoccupations de l'instant? — des conditions maximales qui président à son besoin de partage.

Au départ du récit, un ordre me fut donné, qui était sans appel. Après son «cinéma», je devais, démêlant avec mes connaissances du rêve les ambiguïtés des symboles oniriques, arriver à une conclusion claire et exhaustive. «Une marraine, puisque ça a deux r (ah, ah!), ça a au moins une opinion!»

Dans ce songe de la 6570e nuit de Stéphany — calcul approximatif qu'elle fit vu l'omission volontaire des années bissextiles et de la vie prénatale —, un beau jeune homme était campé. «Beau..., beau..., attention, ajouta Stéphany dans ce sens du détail qui me la rend chère, ni James Dean, ni Alain Delon, notre homme. Prenons une beauté idéale aux mesures de Polyclète. Et si tu peux encore réveiller ton goût virtuel des hommes, en parant ce personnage d'un charme auquel tu n'aurais pas résisté, tout le récit de mon rêve n'en sera que plus vivant pour toi.»

— Sale gamine, tu parles aujourd'hui comme un livre, lui dis-je, mi-moqueuse, mi-admirative.

Stéphany cependant ne m'écoutait pas, n'en voulant pour le moment qu'à ma réceptivité vigilante. «Te dire, continuait-elle, si l'extérieur de mon Adonis habille un chevalier de l'amour

courtois..., je ne sais trop, car si j'ai rêvé de lui toute cette nuit, en réalité, je le connais peu, je l'aime — bien que passionnément — seulement depuis huit jours et encore je pense que... »

Moi je pense qu'il serait bon de m'étirer un brin, de me lever pour nous préparer une boisson, de considérer l'heure, celle de l'horloge et celle de ma fatigue, de détendre mes muscles du sourire, de laisser ciller mes paupières. Mais le vert des yeux de Stéphany électrise le gris des miens ; il ne me reste qu'à raidir ma nuque pour éloigner le sommeil et à me garder soumise. Pour Stéphy, c'est ainsi que j'ai, paradoxalement, toute ma force. Je me serai sans doute assoupie, parce que j'ai perdu le fil du récit, et je me raccroche à un drôle de bout de phrase : « ... Je pense que je n'ai pas auprès de ce jeune homme les points que j'ai chez Vassily, Marcello, Helmut... »

Voilà, c'est simple, c'est Stéphany, quoi ! Il suffit de huit jours d'un nouvel amour dans sa vie pour que l'équilibre soit rompu. Elle aime, elle compare, et déjà elle souffre. Depuis une heure au moins, elle me mobilise pour mettre son âme à nu, c'est-à-dire pour me raconter dans les détails son rêve d'amour ; et encore, raconter, ce n'est pas le mot, avant que de le faire, elle m'a donné les points sur tous les i quant à la situation de son pré-sommeil, aux pensées qui l'assaillaient dans la phase mi-consciente de sa nuit, à l'état de son estomac, la veille au soir, « et tu le sais qu'un chocolat chaud, c'est un peu la madeleine de Proust, que le parfum de la boisson nourrit ma langueur... ». Et elle se racontait, candide Narcisse, me donnant, à l'imaginer, son corps détendu entre les draps frais, la peau soyeuse à sa main nonchalante, un mouvement de l'autre main passée sous la nuque comme pour rejeter une défunte chevelure déployée.

Ici je dois introduire une précision, puisque Stéphany porte aujourd'hui le cheveu court, coupé à la garçonne. Pour elle, ne se trouvant pas jolie jolie, elle introduit le rêve dans le rêve, se faisant un extérieur à sa complaisance. « Aragon, me dit-elle —

ah l'extravagance de ses rapprochements ! —, situe bien dans un roman un personnage auquel il donne un âge et un prénom déterminés, le lecteur s'en accommode, puis, tout à coup, l'auteur en décide autrement et il continue son récit du même personnage auquel il a changé l'âge et le nom... Moi, je fais de même, je garde ma personnalité, mon tempérament, ma façon d'être amoureuse, mais je compose avec une autre voix, un autre port de tête, une chevelure adaptée...» Et cette même jeune fille, qui en appelle à la littérature pour expliquer ses deux visages, s'occupe de points — elle ne trouve rien de mieux —, de points donc qu'elle a auprès des jeunes gens. Moi, pour la ramener à son récit, je lui ai demandé si le seul fait d'aimer ne lui suffisait pas ?

«Tu es vieux jeu, tu le sais, et si tu restes jeune dans ta façon de t'habiller, tu n'en demeures pas moins démodée dans ton raisonnement. Tu te casses la tête avec mes Andrew, Miguel, Igor — tiens, je ne les connaissais pas ceux-ci — mais tu as tort, avec eux, j'apprends les langues, la géographie... enfin, je voyage, quoi !»

Stéphany voyage donc, en étant seul arbitre des frontières dépassées, et moi, qui la vois quotidiennement, je ne connais rien de ces dépaysements ! Pour le moment, nous en revenons à nos moutons, à notre beau jeune homme donc, mais est-ce qu'il ne pourrait pas s'appeler Philippe, François, Jules, comme tout le monde, c'est lassant à la fin de parler d'un homme pris dans sa seule beauté, d'ailleurs s'il se savait ainsi catalogué, peut-être en serait-il froissé, chiffonné, mais là n'est pas la question, ce rêve, si on ne l'encadre pas, finira par déborder, par donner un roman fleuve, un roman russe — non Stéphany est anglaise — ... Stéphany souffre donc de ne pas fasciner Philippe-François-Jules, de n'en pas faire son esclave, de ne pas lui mettre la tête — si on veut — à l'envers, bref, cette situation est d'autant plus intolérable qu'elle est nouvelle, jamais Marcello, Helmut ni les autres n'ont agi ainsi avec elle.

— Mais que lui as-tu fait, à celui-là, dans la vie, enfin dans les huit jours de ton bouleversement? L'époque des gifles étant dépassée, que sont à présent les premiers véhicules de vos sentiments?

— Ma pauvre Violette — Stéphany, quand je l'excède, me donne mon prénom, qu'elle prononce à l'anglaise; du coup, je me sens un peu précieuse, vieillotte, mal-aimée — ma pauvre Violette, tu n'as pas encore compris que nous sommes en face de deux choses bien différentes: il y a le rêve que j'ai fait cette nuit, le rêve du beau-jeune-homme, écrit avec des traits d'union, comme on pourrait dire la vraie-jeune-fille pour moi — oh! fillette, fillette —, donc il y a le rêve et, d'un autre côté, il y a le jeune homme tout court, celui dont je veux être aimée; tu y es, ma pauvre marraine?

Marraine, je le suis, mais marraine de remplacement. Dix ans déjà ont passé depuis le retour d'Angleterre de Stéphany et sa famille, et dix ans que j'assume mon rôle avec bonheur et que je m'accommode, jour après jour, de mes dénominations peu variées. Pour le mot «pauvre», je souffrirais même, je crois, le jour où, telle une peau de chagrin, on m'en priverait par pitié sans doute et pour «Violette», eh bien! je me suis sentie mieux dénommée le jour où la bibliothèque circulante m'a mis entre les mains les livres d'une autre Violette, Leduc, celle-là. La parenté de nos prénoms et de nos visages ingrats m'a fait rêver. Pourquoi n'aurais-je pas mes manchettes amidonnées et, par là, accès aux rites de l'écriture? Les pages blanches pourraient être mes frontières dépassées et Stéphany ma merveilleuse histoire authentique. Mais savoir les mots..., avoir l'audience...! En attendant, quand Stéphany me parle, je fais surgir sur la paroi un immense tableau noir et j'y reporte ses mots à elle, ses attitudes, j'y épingle ses sourires. Et elle, suivant mon regard, me dit: «Que regardes-tu donc sur ce mur? Ce n'est pourtant pas ton sous-bois abstrait dont tu connais par cœur les maigres branches?» Et elle ne croit pas si bien dire, ma petite Stéphany, que

j'emmène, en pensées, pendant qu'elle est à l'école, pendant qu'elle travaille chez son médecin, par la main, entre ces arbres qui sont des bras, entre ces branches qui sont une main, une mèche de cheveux, un baiser jeté.

Jeune femme, j'avais attendu un bébé. Avant de vivre, l'enfant est mort, alors que Georges m'avait déjà fait le cadeau réservé à cette naissance. Cette peinture mauve a l'âge de mon enfant, l'âge de Stéphany, maintenant qu'elle a pris sa place. C'est devenu une forêt du Yorkshire, là où Stéphany est née. « Si vous allez plus loin que l'image, c'est ma maison », disait-elle alors, avec encore son petit accent anglais. If you go... Moi, je vais toujours plus loin que l'image, plus loin que les dix-huit ans de Steff, comme la nomment ses Vassily et consorts. J'aimerais l'armer pour la vie, cette petite, puisque sa mère est « une maman paumée, ses enfants l'ont tuée », dit-elle — dans mes pauvres histoires, j'ai plus de gens tués que de perles à ma couronne rêvée — mais comment arme-t-on une jeune fille ? Je vous le demande, je le demanderais aussi à Stéphany, mais la question reste inscrite sur le tableau noir, je connaîtrais trop la réponse : « Comment peux-tu savoir, tu n'as jamais été mère... » Non, effectivement, cela, et tant d'autres choses aussi, je ne l'ai pas été.

Pour sa marraine de remplacement, Stéphany n'en est pas moins une filleule rêvée, une fille choisie, une sœur préférée, une indispensable présence. C'est ma chance à moi, dit-elle, pour ne pas être « paumée », comme le sont ses tantes, les gens de l'immeuble, son chef en blouse blanche.

— Qui a grâce devant tes yeux ? lui dis-je parfois.

— Les gens généreux d'eux-mêmes.

C'est laconique, et pourtant je me contente de ces six mots. Une fois, elle avait ajouté « ton mari » et parce qu'elle avait inclus Georges dans son monde toléré, je m'étais sentie aussitôt bien mariée. En fait, je me remariais ce jour-là ; j'avais vécu comme dans un monde factice, un monde de théâtre où les questions et les réponses sont plus jetées au public qu'aux acteurs, où

ceux-ci connaissent d'avance leur texte, savent leurs gestes, les portes qu'il faut franchir. J'avais été jusqu'alors l'interprète féminine de mon couple. Ce n'était pas moi qui n'avais pas pu voir vivre son enfant, c'était madame Georges Villers, née Rivel. Profession du mari : conseiller technique. Vague, vagues aussi les signes distinctifs des époux, petits bourgeois, appartement de quatre pièces, elle coud ses robes, donne un thé une fois le mois, lui joue au bridge, à son club, porte un loden gris, fume la pipe. On aurait pu ajouter, religion : néant, salaire : moyen, pas de problèmes. Mais Stéphany aimait Georges et tout aurait donc pu basculer. Il eût suffi d'un mot et Georges entrait dans le cercle magique. Il serait là, le soir, à étirer les heures avec nous, il reviendrait tôt de ses séances, inviterait des collègues plus rieurs, marierait ses cravates avec ses chemises, lirait nos livres, prendrait de belles habitudes pour le jour où Stéphany nous aurait quittés... Je n'ai cependant pas été généreuse, n'ai pas voulu partager « cela », ne lui ai pas rapporté la réponse de Stéphany. A la réflexion, je me disais qu'il était un peu tard ! Seulement, je l'ai mieux aimé, je lui ai redonné le bras en promenade, lui ai arrangé un fauteuil près du tourne-disque.

Stéphany, pendant ce temps, s'étendait dans l'appartement, mobilisait ma machine à coudre, laissait déborder les couleurs sur sa palette, serrait quelques robes de plus dans l'armoire de l'entrée, choisissait son programme à la télévision. « Surtout, disait-elle, que je ne vous incommode pas. Un mot de vous et je retourne de l'autre côté du palier, partager la chambre de ma sœur. » Elle riait dans son soprano léger, elle riait, ses dents brillaient, petites, pointues. Georges disait « Qu'est-ce qu'on va faire dimanche ? » En fait, pour moi, quand Stéphany est là, c'est toujours dimanche.

Le rêve de Stéphany, en plus de ses dix-huit ans, est du dimanche. Ainsi, elle pourra dire « le dimanche de mes dix-huit ans ». Je l'envie de cette poésie, de cette coïncidence. Si j'avais le temps, je me demanderais si j'ai eu, moi, un jour, dix-huit ans !

Pour l'heure, je dois retourner à Philippe, ou François, ou Jules, qui se tenait debout, au milieu d'un massif d'herbe tendre, entouré d'un brouillard coloré. Plus Stéphany raconte, plus, pour moi, le brouillard se lève, plus ressortent les couleurs. Je saurai interpréter. J'ai toujours su, j'aime qu'elle m'accorde ce don. « Autour du massif, pour bien le délimiter du chemin et de la zone diffuse tenant du no man's land, une balustrade de fer forgé, non, de roseaux tressés, bref, une sorte de barrière compliquée fait un cercle parfait. En deçà de la balustrade, sur le chemin de garde..., sur le chemin tout court, des feuilles mortes, mouvantes, s'accumulent. C'est à moi qu'il incombe de les balayer, toutes. C'est un ordre, il n'y a pas de « mais ».

Ici, j'ai souri, oui, vraiment, j'ai pris tout mon temps pour sourire. Je faisais une pause dans le récit de Stéphy, mais aussi une pause dans ma soirée, une relâche à l'exposé, aux poèmes dits. Tant qu'il était parlé d'un jeune homme beau, je laissais le pas à la beauté. Les feuilles mortes sur le chemin, la balustrade me gardaient prisonnière de leur charme. Mais tout à coup ce détail qui est donné : Stéphany doit balayer, Stéphany doit faire de l'ordre, toutes choses, dans la vie réelle, qu'elle ne sait pas faire, qu'elle ne veut pas faire, qu'elle se refuse une fois pour toutes à inscrire dans le cahier de ses charges. Alors je me permets ce sourire, et mille autres sourires cachés dans les méandres de ma mémoire, dans la chambre que Stéphany partageait avec sa soeur, dans celle de notre appartement qu'elle a choisie et habitée, dans les recoins de celle-ci, derrière les rideaux, sous l'armoire, sur les chaises, les bibliothèques, le bonheur-du-jour, mais aussi dans les tiroirs, dans la penderie, entre chemisiers et pantalons, foulards et ceintures, dans la boîte à bijoux, celle du maquillage, celle du papier à lettres et des timbres et, si je pouvais, je dénoncerais encore le désordre sous les abat-jour, dans les reflets du miroir, dans l'angle de la porte restée ouverte...

Vous ferez faire à Stéphany n'importe quoi, sauf, donc, de l'ordre. Elle se fera domestique dans une écurie, après avoir été cavalière, bouchonnera le cheval, séparera les crottins de la paille, renouvellera l'eau de l'abreuvoir, fera briller le poil de la jument, graissera selles et brides, libérera le sabot avec un crochet, cherchera même du lait pour les chats rôdeurs, dira «hello Boy» en quittant le pur sang... En d'autres heures, celles tardives, de préférence, Stéphany aimera faire des jalousies aux pommes, des sorbets à la wodka, un «nègre en chemise», si je n'ai pas oublié la crème. La cuisine sera parfumée, intime et, que ce soit neuf heures ou minuit, il me faudra goûter la merveille, en redemander. Elle sera assise sur le rebord de la fenêtre; moi, je serai coincée derrière la cuisinière, tout étant enfariné, collant, encombré d'une balance, de recettes, spatules et inévitables bagues, bracelets, cigarettes... Il y a aussi les jours, le samedi, quand l'appartement est propre, le dimanche soir, où Stéphany décide qu'elle n'a plus rien de valable dans sa garde-robe. Ma fée prend alors ce qui lui tombe sous la main — mon joli pantalon à taille basse — et le transforme en jupe. Je sais que, la valse des épingles, du faufil, des ciseaux étant terminée, il faudra que je me défasse d'un foulard, d'un collier, pour accompagner la jupe. Je donne d'autant plus volontiers qu'à l'achat j'avais pensé «jeune». Oui-da, petites vendeuses au sourire moqueur, j'achète en principe pour moi, pour mes quarante ans, mais si la chose sied mieux à des dix-huit ans enjôleurs, qu'à cela ne tienne, et envoyez la facture, j'aime tant serrer ces billets dans le tiroir secret de mon secrétaire, faute d'autre chose, de photographies, de bagues jamais portées, de flacons de parfum vides, d'une date, sur un feuillet arraché, d'un billet d'avion, pourquoi pas? Au fond, je saurais très bien faire «comme si», si j'avais un mari à rendre jaloux, une fille perplexe..., oui, cela je saurais.

Stéphany sait encore, quand je prends à la librairie deux ou trois livres au choix, avaler trois cents pages d'une nuit. Elle sait ne point «casser» l'ouvrage, ne laisse aucune empreinte de

doigts sur la couverture, à croire qu'elle a une peau de velours ou qu'elle porte des gants pour ce faire, elle emploie d'ailleurs ceux de mon mariage, une fois la semaine, pour laisser pénétrer l'huile parfumée dont elle enduit ses mains. La robe, elle, attend un bon vouloir, patiente au fond du tiroir. Dans ses livres, elle serre des articles littéraires, comme d'autres le feraient de recettes à retenir, et tout cela est mémorisé, ressort au bon moment, laisse surpris l'interlocuteur ou alors, devant celui-ci, elle me charge de son savoir en lançant un « marraine lisait dernièrement que... ». Toutes ces choses peuvent paraître rusées, calculées, en fait Stéphany soigne mon image de marque, voulant par devant un tiers, être aimée d'une femme qui a son mot à dire. Alors, au nom de ce mot, je me hisse à la hauteur requise, donnant une référence, trouvant un mot d'esprit. Et Stéphany ignore que c'est elle qui me tient en alerte, qui me fait, à mon âge, courir après un vernis de culture dont je sais de toute façon qu'il est précaire, dérisoire. Elle est mon révélateur, ma conscience vivante. Je mets les bouchées doubles, j'en ai des rides au visage, des tics, des absences. « Tu es bien silencieuse », me dit souvent Georges. Pour courir au plus pressé, je lui réponds que mon silence est heureux.

Stéphany ne semble pas heureuse de son rêve. Elle parle encore, elle parle beaucoup. Bientôt ce sera mon tour d'expliquer : le jeune homme, l'avenir encore indécis, le travail sur soi-même, la disponibilité à l'autre... mais Stéphany enchaînait : « ...et quand tout était propre, vierge de toute feuille ou poussière, quand j'allais enfin pouvoir me diriger vers lui, un coup de vent a tout balayé et je me suis réveillée, pleurant comme une enfant... »

En même temps que Stéphany raconte ses larmes, elle se lève, s'étire, regarde l'heure, bâille, va à sa chambre, revient, commence à se dévêtir et me dit pour la forme, et sans interrogation dans la voix « qu'est-ce que tu en penses »...

Moi, je savais que je n'avais plus droit à grand-chose, alors, puisqu'elle le permet encore, je l'ai embrassée en disant doucement « va donc savoir... ».

Françoise Wirz-Choquard